

LA VOIX DES FEMMES

Politique, Sociale, Scientifique, Artistique

Paraissant tous les Mercredis

ABONNEMENT

pour la France

10 fr. par an

Directrice : Colette REYNAUD

Rédaction et Administration : 10, rue Montmartre (1^{er})

TÉLÉPHONE : Gobelins 42-72

ABONNEMENT

pour l'Etranger

12 fr. par an

PAS DE DESSIN

Nos lectrices ne nous en voudront pas de paraître sans dessin. Elles comprendront qu'il n'y a pas de notre faute.

Ne vaut-il pas mieux supprimer une image que de donner des dessins insignifiants ?

Par une page de texte en plus, nous suppléerons chaque fois qu'il sera nécessaire au dessin absent.

Nous nous appliquerons à rendre toujours plus intéressant notre journal qui prend, malgré toutes les embûches, de mieux en mieux sa place parmi les publications de propagande et d'idée en faveur de la femme.

N. D. L. R.

APPEL AUX AMIS

Voici bientôt six mois que notre vaillant organe la Voix des Femmes lutte pour répandre coûte que coûte des idées d'humanité et de raison. Nous voulons continuer...

Nous en sommes à notre vingt-deuxième numéro; c'est dire quel courage il nous a fallu pour surmonter toutes les difficultés.

La hausse extraordinaire du prix du papier; la mauvaise volonté de certains vendeurs qui cachent au lieu de le montrer notre cher petit hebdomadaire, la campagne sournoise faite contre lui par des confrères peu recommandables qui craignent sa franchise et sa propreté; enfin sa mise à l'index par les Autorités.

En effet, notre journal est classé parmi ceux des journaux prétendus subversifs qui ne doivent pas avoir accès au front.

Tout cela est normal.

Beaucoup de nos amis n'ont cessé de nous encourager. Nos chers collaborateurs habituels nous ont prodigué leur concours entièrement désintéressé.

Ce n'est pas encore suffisant :

Il nous faut un concours plus effectif...

Nos amis nous comprendront. C'est à leur bourse que nous faisons appel de façon très loyale.

Nous voulons vivre, parce que nous avons conscience de notre utilité; nous pouvons même apprécier, par la sympathie qu'on nous manifeste, les heureux résultats de notre propagande.

Aussi, sommes-nous persuadés que nos amis, nos vrais amis qui le pourront, ne manqueront pas de nous adresser de quoi continuer notre belle tâche d'éducation et d'émancipation de la femme.

Faites-nous des abonnés!

Envoyez-nous de l'argent!!

Bon courage et Merci!

LA VOIX DES FEMMES.

N.-B. — Nous prévenons nos généreux amis que nous ne leur ferons pas l'injure de publier ni leur nom, ni le montant de leur envoi. Il leur en sera accusé personnellement réception. — L. V. D. F.

SOMMAIRE

Pas de dessin.....	N. D. L. R.
Appel aux Amis	LA VOIX DES FEMMES.
La Femme Baillonnée.....	Louise BODIN
A propos de l'alcool.....	Fernand MORELLE
Croquis de Paris	Jeanne DEUIL-PEROT
La vie est un voyage.....	ERMENONVILLE
La Femme enchaînée	Laure TARBOUT DE SAINT-HILAIRE
Petites Notes	ERMENONVILLE
Les Fossoyeurs.....	NOEL-E. GARNIER
Au Hasard des Lectures.....	Maurice WULLENS
La Femme de l'Avenir.....	ED. SPALIKOWSKI.
Liberté	***

La Femme baillonnée

C'est moi, sans nulle vanité. Et, après tout, pourquoi « sans vanité » ? Etant donnée la quantité de sottises qui s'impriment librement, à la face de Dieu, et qui circulent par millions d'exemplaires parmi les hommes, il faut croire que ce n'est pas la sottise qui est ici-bas pourchassée. Mon article du 13 mars a été blanchi du commencement à la fin. Mais il y a un progrès sur celui du 12 décembre dont les lectrices et les lecteurs de la Voix des Femmes n'ont même pas pu connaître le titre.

Cependant, je vous l'affirme, pour démontrer que « la boussole est perdue » je n'avais rien fait que glaner dans les journaux favoris du moment, les grands journaux de Paris et de la province, qui tiennent quotidiennement bureaux de la pensée et de l'opinion qui ont cours officiel.

Il est vrai que j'avais un peu malmené l'académisme et le boulevardierisme et les journalistes démodés, contemporains de ceux du Second Empire dont le style cinglant était toute la science, toute la morale et toute la politique.

Mon censeur — dont les attentions commencent à me sembler troublantes, eh ! eh ! qu'attend-il pour se déclarer ! — est peut-être un journaliste de ce temps-là, sinon par l'âge, je l'espère grand Dieu ! du moins par les idées.

En ce temps-là, on ne donnait aux femmes que le droit de s'agenouiller devant un nocur de la Haute pour se faire pardonner d'avoir aimé et d'avoir été la victime d'une autre fripouille de la Haute (Denise, Alexandre Dumas fils). Et tout le noble faubourg d'applaudir.

Mais on ne permettait pas aux femmes d'exprimer leur avis en morale et en politique, de s'intéresser aux affaires de la nation, d'observer les directions données aux affaires extérieures, en un mot de prendre parti dans les événements de l'histoire quotidienne de la Patrie. Comme je n'ai rien écrit qui n'ait été toléré dans la même semaine de beaucoup de journalistes-hommes indépendants, j'en conclus que c'est surtout parce que je suis une femme que j'ai été baillonnée... De quoi vient parler cette marande ?

Et voilà que la Voix des Femmes est au nombre des publications prohibées dans certaine armée, bien que « la vente des

journaux ne puisse être entravée aux armées de quelque manière que ce soit ».

Ah ! que M. Clemenceau était donc sévère pour certains ministres de la guerre, parce que les Q. G. employaient leurs circulaires à un usage que seule la première initiale de leur nom de guerre avait pu leur suggérer !

Et, dans l'innocence de mon âme et la sincérité de ma conscience, je me suis mise à chercher de quoi peut bien parler une femme pour n'être pas baillonnée.

Faut-il amicalement, doucereusement, en des articles qui semblent inspirés, faire des procès de tendance aux femmes qui ne pensent pas « bien » dans la question du suffrage féminin ; dénoncer le maximalisme — oh ! inconscient — de celles qui mènent campagne pour le suffrage intégral ; insinuer que tous les maximalismes se tiennent et que « ceux qui, sous couleur de revendications professionnelles tentent de fomenter à l'heure actuelle des troubles dans la population ouvrière, le savent bien » (Jane Misme, La Française, 16 mars) ?

Faut-il adresser des pétitions effarantes en un style humoristique aux « autorités compétentes » pour les supplier de ne pas défendre Paris contre les Gothas ; affirmer qu'il vaut mieux tuer les femmes que les hommes — ô lucide modestie des « signatrices » de la pétition — qu'il vaut mieux tuer plusieurs femmes qu'un seul homme et les malades des hôpitaux que les gens bien portants ! La Française, même date). Qu'en pensez-vous, mères de famille dont les petits n'ont plus que vous au monde ? Qu'en pensez-vous, malades des hôpitaux, qui n'attendez que le retour à la santé pour reprendre le travail qui assure le pain de ceux dont vous avez la charge ? Qu'en pensez-vous, enfin, poilus parisiens, qui, « là-bas », vivez dans l'angoisse des quartiers bombardés et des victimes tuées ou blessées ?

Tout de même, c'est la première fois que j'entends dire qu'il vaut mieux bombarder les hôpitaux. Alors, rentrons les Croix de Genève et remercions les Allemands lorsqu'ils ont bombardé nos formations sanitaires et nos navires-hôpitaux à la place de nos établissements militaires !

Seulement, lorsque les femmes élucubrent des gentillesse semblables, elles ne sont pas baillonnées.

Si c'est cela qu'il faut dire pour n'être pas baillonnée, Monsieur mon censeur inconnu, voici le bâillon, baillonnez-moi, mais vous n'empêcherez pas le cri de tout mon être vers la franchise, la liberté, la tolérance, la pitié et l'amour ; vous n'empêcherez pas l'élan de mes bras vers tout ce qui est lumière, air pur, horizons infinis, beauté consolante, espoir et fierté de notre race !

Louise BODIN.

P. S. — Nous n'oublierons pas d'adresser, une fois de plus, au président Wilson, l'hommage de notre reconnaissante admiration à l'occasion du message si noblement humain qu'il a envoyé au peuple russe malheureux et dans lequel il n'est question ni « d'aberration » ni de « simplicité » d'esprit.

Le Courrier de la Presse lit tout, renseigne sur tout ce qui est publié dans les journaux, revues et publications de toute nature en France et à l'étranger et en fournit les extraits sur tous sujets et personnalités.

Ch. Demogeot, directeur, 21 boulevard Montmartre, Paris-II.

A propos de l'alcool

La Chambre discute en ce moment du monopole de l'alcool. Le projet est intéressant. De nombreux amendements sont proposés, mais les défenseurs des bistros et bouilleurs de cru, betteraviéristes et autres sont en garde, et ils s'efforcent d'entraver une loi qui aurait les meilleurs effets. La petite politique locale, où les députés de tous les partis songent d'abord et avant tout à sauvegarder leurs propres intérêts électoraux, refléurit malgré la guerre. C'est un spectacle pénible.

Il est pourtant question de l'avenir de la race. Mais c'est un problème qui, hélas ! ne passionne pas ceux qui n'agissent à l'ordinaire que comme de vulgaires politiciens.

Si une loi sociale est intéressante à appliquer, c'est bien celle sur le monopole de l'alcool, de laquelle découlerait forcément la limitation de la vente de ce produit néfaste, et l'interdiction absolue de la consommation de celui titrant plus de 18 degrés.

Tant d'usages industriels peuvent être réservés à l'alcool ! L'industrie gagnerait en bien ce que le commerce perdrait en mal.

Seulement, voilà, M. Bistro est le grand électeur, il faut le ménager. Les fabricants de poison sont légion en province, du Nord au Midi, et l'alambic pèse lourd dans la balance des décisions de nos élus.

Le député Jules Siegfried a donné, pour la suppression de la vente de l'alcool, des arguments sentimentaux d'une réelle valeur. Parmi les lettres apportées au débat, il en est de très significatives et qui prouvent, hélas ! que l'alcoolisme a trouvé trop souvent un élément favorable parmi les femmes. C'est alors la véritable déchéance et c'est, en même temps, un danger pour les enfants conçus par celles qui se livrent à cette triste passion.

J'extrait d'une lettre du secrétaire de la commission spéciale d'antialcoolisme du comité de vigilance de Rouen, lue par M. Siegfried, les phrases suivantes. Il est question d'une dame X... à laquelle la société pour la protection des femmes en couches s'était intéressée le 4 décembre dernier :

« J'ai trouvé cette femme ivre-morte sur un grabat dans un taudis infect, et absolument dans l'incapacité de répondre à mes questions, qu'elle ne comprenait pas, même me dire le nom et la profession de son mari, le nombre et l'âge de ses enfants ; cependant j'en ai compté cinq dans le réduit, dont un bébé de six mois, malingre et d'aspect extrêmement chétif. L'aînée des enfants m'a donné leur âge respectif : deux garçons de dix ans et cinq ans, et trois fillettes de onze ans et demi, deux ans et six mois. Elle m'a en outre déclaré qu'aucun des enfants en âge scolaire ne fréquentait l'école, pas plus qu'elle-même. Tous étaient sales et déguenillés, les uns couverts d'impétigo, les autres atteints de conjonctivite purulente. »

C'est évidemment un grand péril.

Certes, me direz-vous, ce n'est là qu'un cas isolé, et la majorité des femmes ne s'adonnent pas à la boisson. Je suis de cet avis, mais il est dangereux de laisser certaines contrées se pourrir et se détruire comme le fait, par exemple, la Normandie, où la consommation de l'alcool, qui dépassait déjà, avant la guerre, de beaucoup celle des autres provinces, a doublé depuis, d'autant plus que cette augmentation est presque en totalité imputable aux femmes et aux enfants.

D'une lettre d'un lieutenant-colonel cantonné dans un village de la Seine-Inférieure, extrayons ces détails :

« Les femmes au-dessous de quarante ans consomment, en moyenne, un demi-litre d'alcool par jour.

« Au-dessus de quarante ans, cette quantité s'accroît rapidement avec l'âge. »

« Dans une ferme qui occupe pendant toute l'année cinq ouvriers, dont trois femmes, la fermière distille 400 litres d'alcool chaque année. Elle est tenue d'en acheter le double pour satisfaire ses domestiques, qui consomment trois litres d'alcool par jour. »

Les faits réels dévoilés par ces lettres sont purement effrayants. Il importe de réagir.

L'alcoolisme est un obstacle à l'affranchissement matériel et moral de l'individu.

La classe ouvrière se doit de le combattre à tous les degrés, si elle ne veut pas rester éternellement en tutelle.

Nos compagnes, ouvrières et intellectuelles, doivent montrer l'exemple et conserver avec un corps sain une âme saine. C'est à cette seule condition qu'elles pourront parvenir à leur émancipation totale.

Bien que cela paraisse toujours un peu « pompier » de passer pour un adepte des sociétés de tempérance et des croix-bleues diverses, les femmes ont le devoir de s'intéresser à la question du monopole de l'alcool, car elles ne trouveraient qu'avantages à voir celui-ci entrer dans le domaine de la réalité.

Mais il ne faut pas que ce problème nous fasse oublier les autres. D'ailleurs, il existe plusieurs sortes d'alcools. A côté des alcools industriels, existent les alcools de la pensée. Nous en parlerons dans un prochain article, car il est bon de connaître ce qui doit être combattu.

Fernand MORELLE.

CROQUIS DE PARIS

AUTRE TYPE : CELUI QUI TIENT.

Extraits de lettres d'un oncle à son neveu, communiquées par un soldat de 2^e classe, au front depuis le début des hostilités.

I

Paris, août 1914.

...Que n'ai-je ton âge, mon jeune ami... Je me sens entraîné, moi aussi, par ce courant magnifique qui vous mène tous à la frontière... Ah ! si ce n'était ta tante — dont tu connais la santé délicate — tu verrais comme, malgré mes cinquante ans, je volerais avec vous pour offrir ma poitrine aux balles de l'envahisseur... Je ne suis pas heureux, vois-tu : trop jeune en 70, je suis trop vieux maintenant. Ah ! jeunesse, que j'envie votre sort, que je partage votre enthousiasme. Sois courageux et fort, mon cher neveu ; fais ton devoir et Vive la France !...

II

Tarbes, septembre 1914.

...Ils voudraient Paris, quelle dérision... Vraiment, ils ne doutent de rien. Eh ! bien, Paris, stoïque et grand, les attend. Mais, je suis tranquille, mon ami ; on les prendra par la droite et on les encerclera ; n'est-ce pas là la tactique de nos généraux ? Ils ne passeront pas.

Le gérant de ma petite maison de Tarbes est mobilisé ; mes affaires ici marchent très mal ; j'ai dû venir, tu comprends, pour y jeter le coup d'œil du maître...

III

Paris, mai 1915.

...Prends courage, mon grand ; voilà l'Italie avec nous ; nous ferons de belles choses. Et puis, n'oublions pas notre fameux rouleau compresseur dans lequel je mets toute ma confiance, car c'est par la Russie que nous vaincrons...

IV

Paris, fin 1915.

... Nous donnons notre or ; nous souscrivons et nous souscrivons aux emprunts. Que veux-tu ? Voilà notre façon à nous de servir la France, puisqu'il ne nous est pas donné de la servir autrement...

V

Paris, 1916.

...Ce printemps verra la fin de la guerre ; il ne peut en être autrement : ils n'ont plus de munitions ; leurs quelques obus n'éclatent pas, tout le monde le sait, et la famine sévit chez eux. Nous, nous sommes armés, formidablement armés, nous vaincrons.

Ma visite du dimanche aux Invalides me fend le cœur et me ravit l'âme. Ah ! ces trophées...

VI

Paris, mai 1917.

...Les Américains ont compris enfin de quel côté était le droit. Avec une telle aide, mon cher, dans un temps très court, nos ennemis se rendront.

Tu me demandes des nouvelles de mes affaires ; je n'ai pas à m'en plaindre ; mais les femmes sont intraitables, mon cher ; elles osent me demander de l'augmentation ; elles touchent pourtant chez moi quatre francs par jour et je viens même de leur allouer une indemnité de un franc pour cherté de vie ; avec cela, la majorité bénéficie de l'allocation militaire, et elles se plaignent, et elles ne payent pas leur loyer...

VII

Paris, fin 1917.

...Restrictions sur restrictions. Après le sucre, les gâteaux et la viande et maintenant le tabac. Hé ! hé ! je suis content que les Parisiens s'aperçoivent un peu que nous sommes en guerre. Apporte-moi donc, à ta prochaine permission, deux ou trois paquets de votre « gros » ; dans la pipe, il se fume très bien, paraît-il...

VIII

Paris, février 1918.

...La Russie nous lâche ; ce n'est rien, mon cher ; depuis longtemps, c'était prévu. Et puis, l'intervention japonaise apparaît à l'horizon... Et alors...

IX

Paris, mars 1918.

...Les barbares viennent jusqu'ici tuer les civils, faire d'innocentes victimes.

Ah ! si je descends à la cave, ce n'est pas pour moi, certes, c'est pour ta pauvre tante, qui est si impressionnable...

X

Tarbes, quelques jours après.

...Les barbares continuent leurs forfaits. Ta tante est décidément trop souffrante ; ces Gothas la bouleversent. On m'a recommandé pour elle le climat du Midi ; je suis donc à Tarbes et ne sais quand je rentrerai.

Ta dernière lettre était empreinte d'un peu de lassitude. Que diable ! du courage, mon cher, ce n'est pas le moment de lâcher... Nous les aurons !...

Jeanne DEUIL-PEROT.

L'article échappé avait paru
dans " Les Hommes du Jour " en 1916.

Acheter vos Livres à la Librairie

DE LA

VOIX DES FEMMES

C'est soutenir le Journal

LA FEMME ENCHAÎNÉE

Vouloir

Je remercie beaucoup M. Criton de bien vouloir s'occuper de moi. Je suis jeune, en effet — quoique sevrée ! — mais pas d'idéal ni d'enthousiasme pour tout ce qui est beau et vrai. Seriez-vous si désabusé ? Puisque, je le suppose, vous aimez la vérité, sans doute pourrions-nous nous entendre. Quoique jeune, j'ai ouillé la vie jusqu'au cœur, et j'ai saisi de quoi elle est faite. Pour cela, justement, il faut obstinément regarder vers la lumière et l'avenir, et vouloir. — J'estime qu'il n'y a pas d'obstacle qui résiste à une volonté intelligente. Il faut vouloir les moyens d'arriver au but, avec toutes les difficultés et les souffrances qu'ils comportent. Les générations précédentes ont eu la « peur des responsabilités ». — Ah ! l'on a trop prêché la doctrine de veulerie et l'amour du plaisir facile. La Femme réclame des « responsabilités », rétablit le culte de l'énergie et du Devoir difficile.

Je réclame l'indépendance pour la Femme. Indépendance ne signifie pas pour moi plaisir, mais dignité de l'être libre. Au lieu d'être soumis lâchement à la volonté des autres, savoir s'imposer à soi-même son devoir. — « Être son maître », dont on a dénaturé le sens, est l'explication la plus noble du mot Indépendance. C'est : se commander, et s'obéir. Des écrivains éminents ont assez dit tout le bien qui doit résulter de la participation des femmes à la vie de la Nation, pour que je puisse dire nettement que, lorsque les Droits de la Femme seront reconnus et établis, lorsqu'elle sera un être cultivé et libre comme l'Homme, la question sociale sera résolue, car elle saura faire aboutir les réformes nécessaires.

Autant les générations qui précèdent sont sceptiques et lasses, autant les générations nouvelles — et les femmes plus que les hommes — sont éprises d'idéal et d'énergie.

Ah ! vous n'aviez donc pas réfléchi aux résultats des alliances. — C'est la revanche de Tolstoï ! — Vous avez envoyé vos enfants en Angleterre et en Allemagne, finir leurs études ; et, avec Tolstoï nous avons lu Nietzsche et nous avons fréquenté les suffragettes. Ne vous étonnez donc plus, et ne regrettez rien. Comme à tout cela, les générations nouvelles ajoutent l'esprit français, c'est un acheminement vers la Société des Nations. Peut-être, quelque jour, toutes les jeunes générations du monde penseront-elles que ce n'est pas une raison parce que leurs parents se sont battus, pour qu'elles continuent à se haïr. L'univers n'est pas devenu corse, pour faire éternellement la vendetta !

Vous ne vous rendez d'ailleurs pas compte à quel point nous différons du passé, même relativement récent. Vous voulez à toute force que nous rétrogradions. Certains Français d'autrefois ont cru faire ressusciter le passé en supprimant tout ce que nous aimions — peu s'en est fallu que, avec l'opérette, ne renaisse la crinoline... et tout ce qui fut leur passé. Mais nous sommes l'Avenir et notre âme a changé. Ils me font invinciblement songer à cette scène du *Marquis de Priola*, où celui-ci, viveur, sceptique, expose sa théorie de don Juan à son fils naturel, qui vient de terminer ses études en Angleterre. « Tu vois, lui dit-il, si tu le veux, toutes ces femmes sont à toi. » Le jeune homme écoute avec stupéfaction tout ce cynisme élégant — et le père ne voit pas avec quel mépris il accueille cette théorie de viveur et de blasé.

Marcel Prévost a dit, dans *Lettres à Françoise maman*, quelle influence ont eu les idées anglo-saxonnes sur les générations modernes. Mais c'est surtout chez les femmes que l'évolution a été marquée. La femme étant, de beaucoup, plus respectée et plus indépendante en Angleterre et en Amérique qu'en France, il était naturel que nous allions chercher là le pays des « Droits de la Femme », tout comme la France fut le pays des « Droits de l'Homme ».

Ainsi donc, de par la faute des rétrogrades, nous ne marchons plus en tête de la civilisation, et c'est d'Amérique et d'Angleterre que nous vient la Lumière. Croire continuer le

CENSURE

passé, en faisant du chemin une ornière, quelle erreur ! Continuer le passé, c'est aller de l'avant, énergiquement, vers l'avenir. Si la France fut grande, autrefois, c'est qu'elle fut la première à imposer les idées nouvelles. Rester stationnaire, c'est se ranger parmi les nations mortes. Le bulletin de vote ou le harem — Amérique ou Turquie !

Pour savoir le degré de vitalité d'un peuple, on n'aura bientôt qu'à voir quelle est la situation faite à la Femme. En tête des nations civilisées celles où la Femme sera l'égale de l'Homme. Les autres ensuite, nations barbares ou mortes. Il est oiseux, il me semble, de répéter ce que tant d'écrivains ont déjà dit ; ce que disait dernièrement le docteur Toulouse dans le *Pays*. La Femme imposera les réformes qui lui tiennent à cœur : guerre à l'alcoolisme, fin de l'exploitation des femmes, et, par conséquent, de la misère et de la prostitution forcée qui en résultent. Protection de l'enfant. Vulgarisation de l'hygiène. Donc, plus de santé et plus de bonheur. Fin de l'exploitation sous toutes ses formes. La Femme partageant le travail de l'Homme, c'est la tâche d'autant plus allégée pour celui-ci : diminution des heures de travail et augmentation des salaires. Pourquoi la femme négligerait-elle son intérieur ? On a parlé, pour l'ouvrière, du système des demi-journées ; des journées plus courtes. Puisqu'elle le voudra, et que ce sera, d'ailleurs, son intérêt, et l'intérêt des siens, la Femme s'appliquera à rendre la vie plus simple, plus saine, meilleure. Lorsque la Femme aura droit au chapitre, la Conférence de La Haye aura plus de chances d'aboutir. L'Homme, c'est la Force, la Violence, la Destruction. La Femme, c'est la Douceur, le Dévouement, la Procréatrice. Vous donnez la Mort ; elle transmet la Vie. Vous prenez, elle se donne. Sommes-nous moins intelligents en France qu'en Finlande ? Voici ce que dit Georges Bienaimé : « Les Finlandais, en effet, ne sont pas assez nombreux pour négliger en politique le sexe faible, le grand patriote Snellman l'avait fort bien compris quand il voulait que « la civilisation fût nationalisée » pour refléter l'âme de la grande majorité du peuple. Grâce au suffrage des femmes, la Finlande double ses forces morales ; elle a six millions d'habitants au lieu de trois ; elle en a bien plus encore, vis-à-vis de la Russie, qui, dans un pareil nombre de ses sujets trouverait bien moins d'intelligence et de raison. » Et il ajoute : « Les députés du sexe n'abusent pas de la tribune, des statistiques fort intéressantes le démontrent péremptoirement ; pour la longueur des discours les hommes l'emportent de beaucoup sur les femmes. » Et voici, à propos du féminisme en Angleterre, ce que dit Muriel Ciolkowske : « En quoi la révolte d'un sexe plus faible est-elle plus surprenante que la révolte d'un peuple ou d'une classe ? Le besoin d'émancipation est toujours respectable, et l'expérience nous enseigne qu'il est stupide et dangereux de vouloir étouffer ou ignorer l'aspiration à l'indépendance. »

Pour ne pas se rendre à l'évidence, il faut être de mauvaise foi, ou comme les despotes qui, pour mieux dominer, maintiennent le peuple dans l'ignorance et l'abrutissement. Et l'on voit ce que font un jour les moujiks ! — Attention, la maison branle et vous ne la réparez pas ! Vous serez ensevelis sous les décombres ! Un foyer d'infection existe, et vous ne vous en inquiétez pas ! La contagion se répandra parmi vos enfants, et ils en mourront. Les Américains, qui sont logiques, ont constaté que le meilleur moyen d'être pratique, c'était d'être idéaliste. Travailler au bien-être général, c'est le meilleur moyen d'assurer le sien. Et pour améliorer la société, il faut d'abord améliorer les individus.

C'est parce que vous êtes sceptiques et désenchantés ; c'est parce que vous avez laissé tomber l'outil de progrès de vos mains, que les femmes vous crient : « Donnez-le nous ! Nous défrichons le chemin à votre place ! Nous sommes une force nouvelle. Les autres peuples menacent de nous passer sur le corps et nous voulons aller de l'avant ! La Femme française ne veut pas, ayant été la première, rétrograder. »

A ce qui reste de la jeunesse masculine, nous tendons la main, et nous crions : « En avant ! vers un idéal de Bonté, de Beauté et de Vérité ! »

Laure TARROUX de SAINT-HILAIRE.

PETITES NOTES

Une nouvelle affiche, à profusion semée, nous informe, en caractères polychromés, que « les Billets de Banque, eux aussi, combattent pour la Victoire. » — J'y consens. Mais alors, la première réflexion qui vient à l'entendement est celle-ci : Pourquoi n'avoir pas plutôt employé tout ce papier d'affiche à imprimer des billets de mille francs ?

..... CENSURE

— D'autres affiches, blanches celles-là, conviennent les Parisiens à toutes sortes de précautions « en cas de raids aériens nocturnes des aéronefs ennemis ». Le Parisien qui lit ces affiches peut s'écrier comme le Péponet des *Faux bonshommes*, de Sardou : « Ah, ça ! mais on ne parle que de ma mort là-dedans. » — D'autre part, on va creuser des tranchées, abri pour y enfouir lesdits Parisiens. — Et les gouvernants cherchent les « alarmistes » !!!

— Conséquence imprévue d'un régime de taxation. Le *Journal* du 18 mars, parlant de la catastrophe du 15, à la Courneuve, informe péremptoirement : « Le nombre des victimes reste fixé à trente. » (Sic.) Voilà !...

— Extraordinairement fossile, feu le Parti radical ! Il estime, d'accord avec M. Albert Métin, que « le premier devoir est de faire honneur à la signature de la France ». (Sic.) — On demande à voir la signature de la France. Voilà un autographe inconnu chez les collectionneurs. Est-il possible qu'après quatre années des plus affreuses réalisations objectives, on en soit encore à ressasser les abstractions et la logomachie qui nous ont conduit là ? Quelles mentalités !

— Dans la *Vérité* du 15 mars, M. Debierre, sénateur, nous parle de « nos Gages ». Il dit : « L'Industrie allemande ne peut vivre sans matières premières. » — C'est élémentaire. Mais M. Debierre néglige de documenter son article en énumérant quelles sont, dès maintenant, les matières premières indispensables et qui vont manquer à l'industrie allemande. Ce détail est d'importance, — comme d'allumer sa chandelle quand on prétend éclairer.

— M. Maurice Barrès accapare la Sorbonne ! Il y a présidé une Manifestation en l'honneur du Brésil, et il a dit, parlant des Allemands : « Leurs bombardements ne nous persuadent que de la nécessité d'être vainqueurs. » C'est antique ! Je prends cette rude déclaration dans la *Liberté* du 14 mars, première page, et je trouve à côté un article de M. Marcellin, dont les constatations, qui appartiennent au domaine des faits, sont d'un ton un peu différent ; et dont voici la conclusion : « L'Allemagne réalise en Orient. Et ce n'est que le commencement. » (Sic.) Il est de fait qu'elle réalise quelque peu ! Voir aussi l'*Homme libre* du 19 mars !

A moins de se repaître de mots, comme M. Ch. Maurras, lorsqu'il dit : « A l'arrogant *Jamais* de la tribune allemande a répliqué le *Bientôt* de la tribune française, qui a pris décidément possession de l'Alsace-Lorraine. » (*Action française*, 15 octobre 1917) ; à moins d'être le chevalier de la Triste-Figure en personne, il faut, ici-bas, tenir compte des possibilités. Dans le cas de M. Barrès, il y a un *né* de trop, et la *cécité* le caractérise suffisamment.

— Scénario bien réglé l'autre jour à la Chambre. M. Clemenceau évoque l'abandon stratégique, le 31 juillet 1914, d'une bande de territoire de 8 ou 10 kilomètres le long de la frontière.

M. Viviani se dresse et... jette les socialistes par dessus bord.
Vlan ! pour les syndicats !... Nouvel argument massue qui prouve

AU HASARD DES LECTURES

A Madeleine Vernet, sans la connaître,
en hommage à son grand cœur
M. W.

CENSURE

— Dans la *Vérité* du 17 mars, Georges Pioch prend très courageusement la défense d'Henri Guilbeaux, — ou plutôt la défense du bon sens, de la générosité, de la propreté morale contre l'emprise des hauts et bas Casella et autres loups-cerviers du journalisme. Pioch a parfaitement raison d'écrire : « Mais quand Guilbeaux dit, en substance : « Si c'est être défaitiste que de « détester la guerre et de lutter contre elle, je suis défaitiste. » Je plains de tout mon cœur ceux qui l'incriminent d'une telle profession de foi. Et je soutiendrai que, s'il est frappé pour s'être ainsi avoué, il faut remplir d'une centaine d'autres écrivains — tel le signataire de ces lignes — et de millions de braves gens, des charrettes et des charrettes, encore des charrettes... jusqu'au bout. »

Oui, cela est vrai. Et je crois que les braves gens, quels qu'ils soient, et sans s'inquiéter s'ils sont tout d'abord des millions, pourraient se rallier au plus tôt sur ce texte : « Si c'est être défaitiste que de détester la guerre et de lutter contre elle, nous sommes défaitistes. »

Tout comme à la tribune de la Convention, Vergniaud s'écriait, avec un réel courage civique : « Si, sous prétexte de révolution, il faut, pour être patriote, se déclarer le protecteur du meurtre et du brigandage, oui, je l'avoue, je suis modéré. » (Séance du 10 avril 1793.) La sans-culottaille ayant alors donné au mot *modéré* un sens péjorativement suspect, comme l'actuelle camelotaille le fait du mot *défaitiste*.

ERMENONVILLE.

CENSURE

CENSURE

Noël-E. GARNIER.

Dans le *Mercur de France* (15 mars) un long article s'intitule pompeusement et doctrinalement : *De quelques manifestations de l'évolution psycho-passionnelle féminine pendant la guerre*. La signature du docteur Huot me remémora d'excellentes études de MM. Huot et Voivenel sur le moral du soldat, le *cafard* ; je crus retrouver là quelques judicieuses observations sur les passions féminines... et masculines, étayées sur des exemples qui ne manquent pas. Quelle déception ! Et comme il ne faut jamais préjuger un article à cause de sa signature.

Je ne dis point qu'il n'y ait pas de-ci, de-là, quelques remarques justes : sur les infirmières, sur les relations conjugales et extra-conjugales, les observations sont assez justes. Mais quand M. Huot nous parle des marraines de guerre, il repousse un peu trop brutalement certaines explications qui siéraient à pas mal de cas. On voit bien qu'il ne lit pas régulièrement la *Vie Parisienne*.

Et puis réellement, il exagère un peu quand il écrit : « Parmi les Françaises, mères, épouses ou sœurs de nos poilus, il n'en est pas une, en présence de la lenteur des opérations militaires, qui n'accueille avec enthousiasme, l'annonce d'une grande offensive, bien qu'elle ignore pas quelle en sera la terrible rançon. » Ou encore : « Il est enfin de toute évidence que l'émotion consécutive au glorieux trépas d'un soldat tué à l'ennemi se différencie essentiellement du chagrin provoqué par le décès d'un honnête bourgeois succombant à l'usure de ses organes... La mort d'un héros, loin d'être la chute, la disparition pure et simple dans le néant, apparaît comme le sursaut d'énergie décisif, le coup d'aile suprême qui l'élève aux plus hauts sommets, exhume sa personnalité de l'obscurité et la sauve de l'oubli. L'héritage de gloire qu'il laisse à tous les siens est une précieuse compensation à leurs regrets... » (p. 236-237.)

Ceci me semble être du bon bourrage de crâne, conçu selon toutes les règles de l'art ; opération très complexe d'ailleurs où le bourreur s'applique à étudier les déjà-bourrés en se persuadant qu'ils sont sains — ce qui, de la part d'un médecin psychologue, est plutôt bizarre. Car si je n'ai jamais rencontré ces sentiments, je ne doute pas qu'ils existent, et même ailleurs que sous la plume des journalistes. Les bonnes bourgeoises sans enfants, les petites amies pommadées et musquées des jeunes embusqués précieux, les vieilles rombières royalistes attendant à la faveur du massacre mondial le retour de Gamelle-le-Divorcé, Mme Aurel accaparant un jeune poète mort, dont le cadavre encore chaud servira de soutien à sa gloire fugace, et consolant (!!) les pauvres parents à grand renfort de gloussements précieusement modulés : voilà tout un lot de personnages sympathiques (ô combien !) et dont M. Huot a fort bien rapporté les propos. Mais je ne lui conseille point d'aller interviewer en nos rues populeuses des cités industrielles, ni en les fermes abandonnées au milieu des champs incultes, les mères dont les yeux ne peuvent plus pleurer, les femmes entourées d'une marmaille qui glapit et piaille, attendant la pitance quotidienne. Je crois que les réponses seraient quelque peu différentes et que la psychologie pour y être moins compliquée n'en serait que plus humaine.

Mais M. Huot ne s'occupe point de si piètres arguments : fi donc ! la Patrie avant tout, les Hommes qui la constituent et la perpétuent, après ! Il généralise bon train ! Et observe-t-il : « Plus encore que pour les mères, ceci est vrai pour les épouses, les fiancées dont l'amour ne va pas sans une sorte d'agenouillement devant la supériorité réelle ou supposée de l'être aimé. Une femme ne peut vraiment aimer d'amour : avec ses sens, avec son cœur, avec son âme, avec le consentement de tout son être qu'un homme qu'elle estime et admire sans réserve ; et, du jour où cet homme déchoit dans son estime, il est tout près d'être banni de

sa tendresse. » Très juste, disons-nous, et nous sommes pleinement d'accord avec vous, ce qui vous étonnera peut-être. Et quand vous concluez : « ...C'est pourquoi elle accepte, elle exige même que celui qu'elle aime, pour rester digne d'elle, digne de son amour, fasse son devoir, tout son devoir, jusqu'au sacrifice

Liberté

Le jour même où M. Clemenceau demandait à Renaudel qu'il lui apportât la preuve que des journaux républicains étaient particulièrement surveillés par certains généraux, le *Journal du Peuple* avait essayé de publier un document de taille à édifier le public et M. Clemenceau. La censure coupa les trois cents lignes que comptait le document.

CENSURE

Maurice WULLENS.

LA FEMME DE L'AVENIR

(Suite)

Si l'homme était un homme, c'est-à-dire une volonté, une liberté, il dirait à la femme qu'il a choisie pour épouse : « Je t'ai prise non seulement pour que tu sois la chair de ma chair, le cœur de mon cœur, mais encore pour que tu sois la pensée de ma pensée, et la force de ma force. Donc anathème et malédiction à quiconque essaiera de jeter la désunion entre nous, fût-il monarque ou prêtre ! »

Vous demandez l'affranchissement de la femme, et je joins ma voix au concert de protestations qui s'élèvent de tous les points du globe ; mais, avant de réclamer l'abrogation de maint et maint article du Code, avant d'inviter la femme à se présenter devant l'urne électorale, je dis et je répète, qu'avant tout, il y a quelque chose de plus urgent à faire, c'est de rendre d'abord à la femme la liberté de penser, de vouloir et d'agir, en l'arrachant au prêtre, qui en fait son esclave et sa bête de somme, son instrument politique et sa chair à plaisir.

Comment, malheureux, vous réclamez la liberté de vote pour la femme et le droit de siéger au Parlement ? Vous ne voyez donc pas que si pareille chose arrivait aujourd'hui, ce serait l'effondrement de la République, la ruine de la France, parce que c'est le prêtre qui voterait par la femme et qui se servirait de la bouche de sa pénitente pour transformer la tribune du Palais-Bourbon en une seconde chaire de paroisse. Ce serait toujours la furie de mon rêve, bourreau involontaire, qui frappe par ordre et qui tue souvent inconsciemment.

Ah ! certes, demain, quand nos compagnes seront vraiment libres de leur cœur et de leur intelligence, je déclare alors que leurs places seront aussi bien marquées à la Chambre des représentants du peuple, qu'au lit de l'hospice ou au barreau. Je suis même convaincu qu'elles y feront meilleure besogne que la plupart de nos députés actuels qui hésitent trop souvent devant une décision énergique à prendre et je puis vous affirmer qu'elles ne seront pas les dernières alors, à demander la séparation de l'Eglise et de l'Etat.

Malheureusement, le temps n'est pas encore venu où la femme sera digne de recevoir un mandat législatif. Ne rions pas nos propres chaînes en voulant, un jour, la réalisation, de ce qui n'est aujourd'hui qu'une utopie généreuse.

Que ceux qui aiment réellement la femme, que ceux qui demandent son émancipation, se mettent plutôt, à l'instant même, à la besogne, pour hâter ce jour de triomphe du Droit et de la Justice où la femme, mettant fièrement sa main dans celle de son mari, et le fixant noblement lui dira : « Nous sommes égaux, car tu n'as plus à rougir de moi. »

(A suivre.)

Ed. SPALIKOWSKI.

Ce document a paru dans la « Vérité » (17 mars 1918).

LA REVUE DES LIVRES

La librairie Payot a édité le dernier livre de H.-G. Wells : *M. Britling commence à voir clair*. Un passage est particulièrement à signaler. C'est celui où ledit Britling, ayant perdu un fils à la guerre, écrit à un Allemand qu'il connaît, et qui est dans le même cas. Cette lettre est fort grave et profonde ; en voici un fragment :

« Nos fils sont morts en luttant l'un contre l'autre. Pour vous, la cause de la lutte demeure si obscure que votre presse allemande en est encore à discuter ce qu'elle fut. Pour nous, cette cause fut que la Belgique était envahie et la France en danger de destruction. Rien d'autre n'eut amené les Anglais dans la lice contre vous. Mais nous ignorons les raisons de votre envahissement de la France et de la Belgique... Et la guerre dure toujours, et les jeunes meurent toujours... et tous ces hommes embusqués dans les rédactions de journaux et dans les ministères, élaborent des projets de campagne, d'attaques, de contre-attaques qui n'appartiennent à aucun plan convenable. C'est que, pour eux, il y a en perspective quelque chose de plus terrible que la guerre. Et cela est le jour où il leur faudra rendre des comptes à leurs peuples... » (*M. Britling*, page 457 et suivantes.)

La Directrice-Gérante : COLETTE REYNAUD.

Imp. BERESNIAK et FILS, 12, rue Lagrange, Paris